Cinq poètes jurassiens : Fernand Erard

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **75 (1972)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684609

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CINQ POÈTES JURASSIENS

Fernand Erard

Henri-Dominique Paratte

Georges Pélégry

Claude Schindler

Denys Surdez

Si « Werner Renfer est le premier Jurassien qui ait pris la poésie au sérieux », ainsi que l'affirme P.-O. Walzer, le second tome de l'*Anthologie* montre à l'évidence que notre terre a produit, dans les années quarante à cinquante, des poètes authentiques.

La *Petite anthologie de la poésie jurassienne vivante* est venue confirmer la vitalité d'une douzaine d'entre eux, choisis parmi les plus doués.

Et la veine est loin d'être tarie ! Les « Actes » de 1972 présentent cinq poètes de la génération montante. Nous ne voulons pas prétendre qu'ils sont les plus riches de talent. Leurs poèmes révèlent une «poésie jurassienne» féconde et multiple.

Qu'ils se parent encore de joyaux superflus, qu'ils trahissent parfois une ferveur subjective non dépourvue de complaisance ou quelque excès de recherche, nous en convenons.

Il n'en demeure pas moins qu'ils obéissent à des tempéraments créateurs, réglés par des astres différents, dissemblables par la voix et le souffle, utilisant chacun sa propre matière verbale, sa syntaxe et son solfège, mais portés par la même foi dans la vertu magique du verbe.

Alphonse Widmer

Fernand Erard

Je suis né en 1938 à Montfavergier, village des Franches-Montagnes au milieu de pâturages, de forêts et de grands sapins. Sur cette terre, qui regarde la France par-dessus les mers de brouillard du Doubs, l'enfance m'a légué une certaine inquiétude qui ne va pas en s'allégeant. Le trouble qui conditionne le poète débouche en définitive sur la peur de la mort. Et l'activité créatrice n'est peut-être qu'un antidote affolé contre cette violence finale. Aussi la poésie n'est pas un amusement. C'est la prise de conscience aiguë de nos problèmes sans réponse. L'homme de lettres s'engage dans la mesure où il se sent solidairement responsable de la marche de notre société. Je suis Jurassien et le climat politique de mon pays me concerne. Des événements me hantent, des révoltes me brûlent. Alors je descends dans la rue quand la manifestation m'y appelle dans la lutte pour la justice et la liberté. La poésie, c'est sûrement la mise au jour de toutes nos angoisses.

Fernand Erard

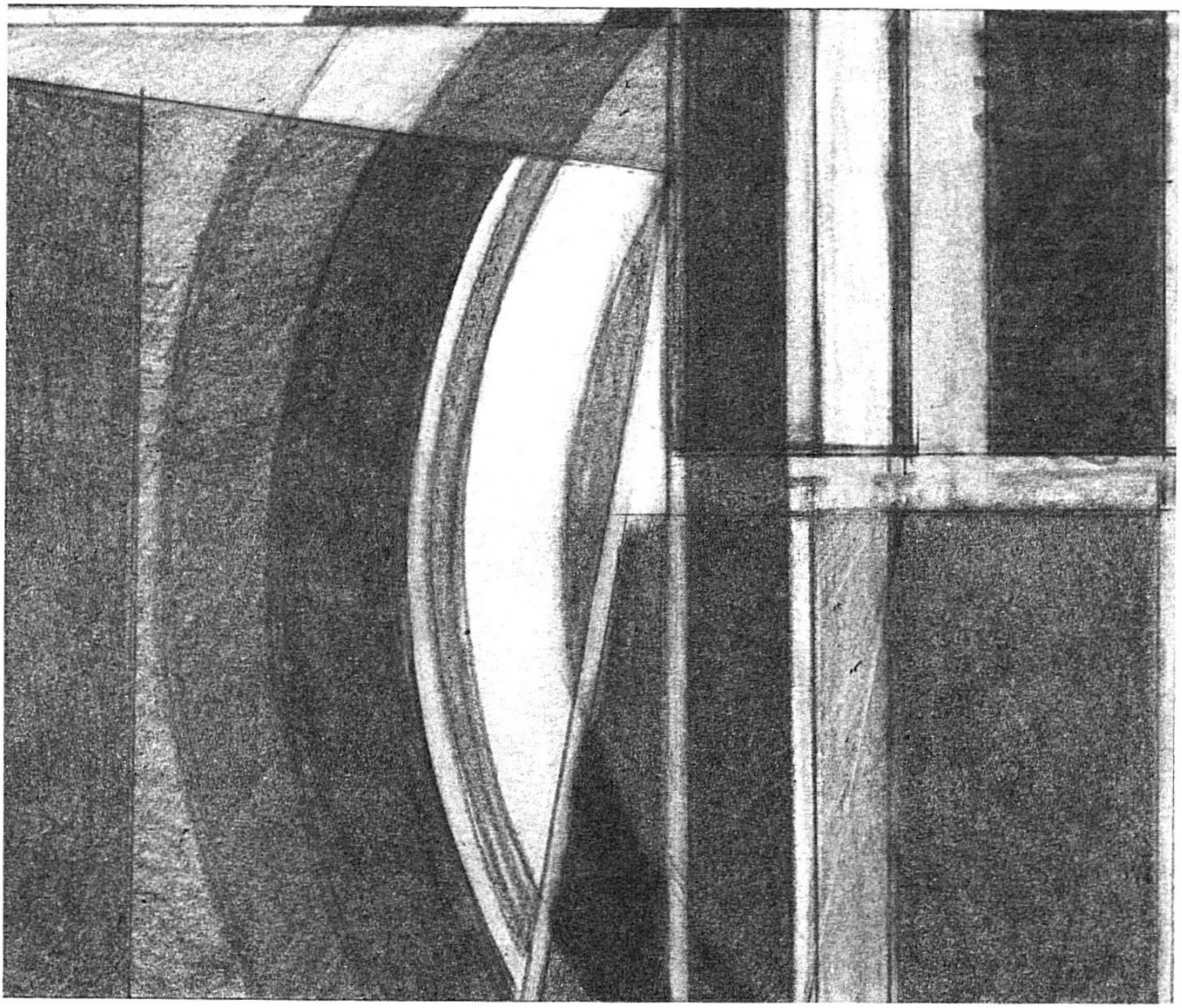
TRASSURES

I

Un chemin cherche ses traces.
Mais le vent est passé sur les grandes
espérances. Un cri regarde encore
son étouffement. On dirait que le
froid réchauffe ses griffures d'une
autre vie. Il reste peu de chose.
Seul, un bruissement étrange monte
dans les oreilles. Ce n'est pas
l'eau qui tourmente son écume.
Ni les grands sapins qui déchirent
des essaims de lumière crue. Même
pas les oiseaux qui écrivent des
estampes en chamade. Tout juste
une inquiétude. La nuit après le
jour. Comme un très long frisson
bleu. Et cependant, voilà l'impos-
sible retour. Et la rive que l'on
a quittée il y a si longtemps déjà,
pourquoi donc est-elle encore si
proche? Le gué s'est noyé dans la
mer de brouillard. Le passeur est
aveugle. La clé de l'écluse est
rouillée. Une barrière à l'écart
reste levée en plaidoyer.

II

Le temps devrait mourir si l'on
détruit tous les cadrans solaires. Les
gens lèveraient la tête. Le silence
des sourds sonnerait le trépas du
bruit. A la noce de ma folie, je
m'enivre de monologues erratiques.
Chaque jour, je libère ma parole
pour écouter son délire. Ici commence
l'alchimie de l'amont. La plaine
a perdu ses villages et les rivières
ont décidé de remonter à leur source.
L'insolence de la bise courbe les
mains dressées en préjugés. Alors j'avance
à travers une forêt d'innocence
et de poésie. Aujourd'hui, je me vante
de t'avoir créée. Depuis longtemps
j'avais besoin de toi. Bien
avant le grand frimas de la solitude.
Pardonne-moi, j'ai besoin de ta vérité.
Moi le solitaire de la tendresse:
une autre vie m'est due.
Un printemps se couche dans mon lit
et fait l'amour avec mon malheur.



Gérard Tolck, Lajoux. Né en 1944.
Composition. Dessin au crayon. 1972.

III

Dans la terre fumante de l'aube,
j'ai inventé pour toi un nouveau
langage, de nouvelles couleurs et
une nouvelle musique. Dans les
éclairs de pierre de midi, nos
pieds sentent la poussière des
sentiers d'enfance. Rien ne nous
est étranger et cependant tout
est ailleurs. Je vis en nous sans
m'apercevoir que la vraie vie est
en dehors. Tes paupières trop fragiles
ne peuvent contenir un océan
de lumière. Une seule griffe d'ombre
a suffi pour lézarder l'indicible
toile de la brume. Aussi ai-je crié
devant le torrent avant qu'il
n'ensevelisse ma rêverie. Un peu de rosée
sur tes cils a dessiné un arc-en-ciel
sur la porte de la nuit.
Il faudra attendre le matin pour
aller à la vision. Peu à peu le
silence abasourdit mon corps pour
qu'il écoute les couleurs et voie
la musique de notre union.

IV

Le guet s'étant endormi, me voici
au milieu de la place avec en poche
un peu d'amour tout neuf et
encore tout chaud. Il fait froid
sous le clair de lune des hommes.
Avec dans l'œil une lame de courage,
je mets le feu aux broussailles.
C'est une comptine qui grince
dans les rues trop étroites. Elle
a piétiné la rumeur et les lois.
On a beau faire, mais c'est un
vent qui dérange la chevelure.
Devant la porte fermée, un chien
à la mort hurle pour la vie.
Ici commence une longue histoire
à la chandeleur de l'amour.
La ville s'est réveillée et ne s'est
pas reconnue. Il a fallu plus que
deux yeux d'homme pour voir tout
ce qu'il y avait de nouveau autour
de soi. Un murmure court et cherche
les différences. Dans l'eau de la
fontaine, une fille regarde son
visage accompli pour l'été.

V

Après des heures de lutte,
je me repose sur ta poitrine nue
qui me regarde avec fraîcheur.
La prune a le goût d'un verger après
l'orage. Au loin, la forêt fume de
fragiles oraisons tressées parmi ses
couples de branches. Tout paraît
différent. Même le vol des corbeaux.
Sur le peuple de la montagne,
l'ombre du grand rocher imprime
un nouveau profil à l'orée de la
première sève. Ce n'est plus le
moment de partir. L'herbe est déjà
trop haute. Au village en brasier,
on bat la faux de la fébrile
possession. Quand je passerai
la main dans les champs mûrs en
écartant les doigts, je reconnaîtrai
la foulée qui nous vient du
fond de l'instinct. Et je me suis
enivré dans les andains de la
liberté en bavant de rosée. Au seuil
de la luisance, j'offre un sacrifice
de chemins rongés d'errance.

VI

Mon amour d'elle se traîne
en rogations autour de ma solitude
habitée. A midi, le soleil est tombé
sur le toit. A cette heure-là, c'est
sûrement le vertige. Une goutte
d'eau, qui glissait du chéneau dans
le puits, a fait claquer son écorce
dans le silence de feu. La paupière
est pincée et lutte contre un fruit
inconnu. Tu peux lever la main pour
te faire de l'ombre, l'âme est un
corps ébloui. Il suffit d'un peu
de jeunesse pour mettre les cerisiers
en fleur. Il suffit d'une goutte
de sang pour les faire mûrir.
Si le pèlerin passe ce soir, je le
vêtirai du cantique des cantiques.
La peau devine les secrets de la
peau. Il y a quelque chose dans
les choses. La nuit dépitée
a remballé la lune. Au chant du coq,
j'ai bu dans ta bouche tous les
alcools des baisers encore en
état de grâce, à la saison retrouvée...

VII

Enfin voici le corps de la femme
où s'écrivent les poèmes les plus
convoités. Voici la maison éclatée
dans le mouvement de l'inexprimable.
Voici la terre qui commence en ce monde
pour ne s'achever nulle part.
Laisse-moi un instant prendre mon
âme à deux mains, car ton univers
n'a pas d'âge. Soudain, j'ai l'impression
de venir de si loin et
d'avoir toujours vécu ici. Il y a
tant de pureté dans les signes
que je pourrais croire à la vérité.
C'est vrai, ton corps explique mon
corps et je ne sais déjà plus parler
seul. Tu vois, je ne me révolte plus.
Un très léger sursaut d'orgueil
et l'on passe l'amour à gauche. Oui!
j'invente tes chairs puisqu'il faut
réinventer l'amour. Ce n'est pas un
travail d'homme. Qu'importe !
C'est à nous de le faire pour ne pas
devenir squelette. Le seul ennui dans mon
opéra, c'est que je ne m'ennuie plus.

VIII

Le crieur public a sonné le grand
rassemblement. Quand la source
est tarie au milieu du pâturage,
l'air annonce la saison des amours.
Un tressaillement de feuille de tremble
court sur le dos des bêtes. Ce n'est
plus le moment de choisir, c'est le
temps de la passion. Les hommes assis
devant la porte ont éteint leur pipe.
Au fond du ciel rouge, la nuit glisse
sur un léger bruit d'aile.
En quelques heures, on vivra toute sa vie.
Le reste se passe à dire adieu.
Attends... laisse tomber la pluie.
Demain, tu oublieras tes larmes.
Il a fallu lutter le plaisir au corps
dans l'ascension de la chaleur
et maintenant des miettes de fraîcheur
ont des pensées d'esprit.
L'immense ronde de la vie lave
le sang de la chasse. Un troubadour
apporte des herbes amères. Tout
le monde se mit à manger des fruits
qui ont un sang de sueur. Alors, chacun
vit qu'il était nu.

IX

Quand les pétales des fleurs de cerisiers
tombent sur la route,
je n'ose plus marcher. Les pas
de l'homme au printemps sont
de la cendre sur la neige. L'oiseau
qui fait du branche à branche
a pitié de ma flûte en bois tendre.
Comme une épine, un parfum pénètre
mes chairs. Et le vent s'est fatigué
à entrouvrir nos lèvres crispées
de baisers. Ce n'est plus la peine,
le temps de la vigne a ses moments
d'absence. Qui donc peut encore
entendre les litanies du chantre
en habit noir ? Alors que le soleil
est sorti de sa clandestinité.
Le climat de la boisson de plantes
sauvages brûle mon cœur de poète.
Je m'endormirai, hors de la mémoire,
dans la présence de la solitude.
Je ne laisserai qu'une main
se poser sur mon front, dans le dernier souffle
du verbe et la clarté en devenir,
au seuil de la terre promise.